



I

Il était 6 h 15 et je transpirais déjà comme une bonne sœur à un show de Magic Mike.

Je m'efforçais de charger ma lourde sacoche en bandoulière sans froisser mon chemisier, quand mon téléphone s'est rallumé, *une fois de plus*. Le claquement de ma porte a résonné bruyamment dans le silence du couloir. Le téléphone écrasé contre l'oreille, j'ai grimacé : pitié, pourvu que je n'aie réveillé personne !

Mes horaires de travail à rallonge étaient déjà le grand sujet de conversation de tout l'immeuble. Entre la sollicitude inquiète de l'adorable Mme Peterson (ma voisine d'à côté), persuadée que j'étais déjà en plein burn-out, et les messages passifs-agressifs du mec d'en face (qui n'était pas sans rappeler le professeur Rogue), je frisais la réunion de crise, que ce soit aux aurores ou en fin de soirée.

—Bonjour, Cressida... ai-je dit de mon ton le plus professionnel, gommant toute exaspération de ma voix.

Cressida, ma cheffe, était à peu près aussi chaleureuse et compréhensive que Vladimir Poutine.

—Je suis en route, je ne vais pas tarder... ai-je affirmé en poussant la porte de l'immeuble.

—Oui, je sais, je sais... Écoute, Lottie, tu peux récupérer la commande de cafés en venant ? En temps normal,

je ne te le demanderais pas, mais toute l'équipe est sur les genoux, là.

J'ai dû me mordre la lèvre pour ne pas répliquer. Pourquoi se sentait-elle obligée de me préciser ce genre de détail ? Comme si je n'étais pas déjà au courant ! Comme si je ne faisais pas partie de l'équipe en question ! Refoulant ma frustration, j'ai vite ouvert mon appli de prise de notes et je me suis efforcée de tenir la cadence pendant qu'elle me débitait toute une liste de boissons caféinées. Vers la fin, elle a marqué une pause avant d'ajouter :

—Ah, et puis... pour info, Heather des RH t'a mis un rendez-vous à 9 heures.

Au sortir de l'allée de mon immeuble, j'ai ralenti le pas pour m'engager dans la rue principale. Les nouveaux escarpins que Kyle, mon copain, m'avait offerts le week-end dernier commençaient déjà à me faire souffrir : orteils écrasés et talons sciés.

—Ah... OK... ai-je simplement répondu, n'ayant pas le cran de demander à ma cheffe le motif de ce rendez-vous impromptu. Écoute, je fais aussi vite que possible.

Comme d'habitude, Cressida m'a raccroché au nez. Face à l'écran noir de mon téléphone, j'ai résisté à l'envie impérieuse d'imiter le hurlement strident du 747 qui était en train de passer au-dessus de moi, direction Heathrow. Au lieu de quoi, j'ai serré les dents et j'ai continué vers la station de métro, allant presque jusqu'à trotter en dépit des talons aiguilles de dix centimètres qui me faisaient de plus en plus mal. Je souffrais, mais ça en valait la peine ! Ils étaient sublimes, ces escarpins en cuir italien, et chers à pleurer. Lorsqu'il me les avait offerts, Kyle avait considéré mes jambes, puis son regard était lentement remonté le long de mon corps comme s'il voulait me manger toute

crue. En me dégustant. À ce souvenir, j'ai souri malgré tout. C'est vrai, Kyle pouvait être pénible, parfois même un poil snob, mais *bonté divine* ! Ce mec était trop *sexy*. En plus, il m'avait fait promettre de porter ces escarpins pour aller boire un verre et dîner, ce soir. Je ne pouvais pas le décevoir, ça n'aurait servi qu'à faire ressortir son côté boudeur et narquois, non merci. En ce moment, c'était au-dessus de mes forces.

Je me suis obligée à prendre une profonde inspiration et une odeur âcre, mélange de gaz d'échappements et de beuh, me prit à la gorge. En passant devant les deux maisons d'étudiants nichées tout au bout de la rue, je n'ai pu m'empêcher de jeter un regard nostalgique vers la source de ces relents illicites qui flottaient sans doute dans l'air depuis la nuit dernière. Aussitôt, j'ai imaginé la mine dégoûtée de Kyle et je me suis rappelée à l'ordre. C'était derrière moi, tout ça : je n'avais plus le temps de déconner, plus le temps de me foirer. Tête haute, je me suis dirigée vers la bouche de métro, destination : mon job conquis de haute lutte dans le cadre du plan de recrutement pour jeunes diplômés de Bowers & Johnson, job qui représentait désormais toute ma vie.

Tandis que je descendais l'escalator en compagnie de cinq ou six autres zombies des transports en commun, la température ambiante avait encore gagné quelques degrés. Je me suis remise à transpirer. En bas, d'énormes ventilateurs brassaient l'air stagnant, transformant en Méduse toute créature à cheveux longs qui passait devant. Je savais que mes boucles rebelles, que j'avais lissées à la va-vite à peine un quart d'heure plus tôt, ne tiendraient pas le choc. Mes pointes menaçaient déjà de vriller. J'ai maudit en bloc la température trop élevée de ce début mai, mes escarpins, le métro et même mon job.

Dès que j'ai été à bord de la rame qui fonçait en direction de l'est, mon wagon s'est rempli à l'approche de la zone 1. Alors qu'on arrivait à South Kensington, j'ai laissé ma place à une dame enceinte dont le sourire reconnaissant a presque compensé le fait que j'aie dû me visser le nez dans les aisselles de deux grands mecs de La City qui avaient eu la main lourde sur l'eau de toilette.

Faisant abstraction de mon environnement, j'ai orienté mes pensées vers mon petit coin de paradis et, le temps d'arriver à ma station, je me suis replongée dans le paysage campagnard où j'avais grandi, avant de partir faire mes études supérieures. Quand j'étais ado, je passais le plus clair de mon temps au centre équestre avec deux amies proches. À nous trois, nous pelletions les quantités de crottin que produisait la trentaine de pensionnaires. En contrepartie, je pouvais monter presque tous les jours dans la campagne environnante, faite de forêts et de collines onduleuses, loin des gens, des responsabilités et du parfum entêtant des eaux de toilette hors de prix. Souvent, je travaillais en écoutant des livres audio, mesurant la nourriture à verser dans les seaux ou démêlant des brides pour les nettoyer à fond avant de les cirer. Parfois, je prenais carrément des livres et je bouquinais en douce dans la sellerie. Encore aujourd'hui, ces récits restaient pour moi imprégnés de l'odeur réconfortante du cuir souple et du foin encore tiède de soleil.

Je suis descendue à ma station et le temps de revenir au niveau de la rue, je me suis interrogée : à quand remontait le dernier roman que j'avais lu ou écouté ? Impossible de m'en souvenir... J'étais tellement accaparée par Kyle et par mon travail que quand je ne somnais pas comme une brute dans le sommeil, tout le reste se perdait dans le vague. Ces années passées au centre équestre avaient-elles

été les plus belles de ma vie ? Et si oui, étais-je sur la pente descendante ?

Avant d'émerger dans la rue, j'ai sorti mon téléphone, histoire de vérifier la tête que j'avais. L'écran m'a renvoyé l'image d'un naufrage que ni le maquillage ni les vêtements de prix ne pouvaient masquer. De grands yeux bleus larmoyants d'épuisement et de frustration, des joues excessivement roses qui détonaient avec mon teint pâle et mes taches de rousseur. Quant à mes cheveux bruns... Leurs pointes avaient tire-bouchonné, créant une masse de boucles anarchiques. Hestia, ma meilleure amie, avait un jour comparé ma chevelure à une crinière de surfeuse, en ajoutant : « Tu sais, ça t'irait bien si tu arrivais à te lâcher un peu. »

Certes, ça partait d'un bon sentiment, mais Hestia avait appuyé là où ça faisait mal. Parviendrais-je un jour à lâcher prise ? Pourrais-je un jour m'octroyer ce luxe sans sacrifier pour autant la réussite que j'avais besoin d'incarner ?

À cet instant, mon téléphone s'est rallumé. Encore des textos, soit deux commandes de café supplémentaires.

Voilà qui répondait à mes questions. Non, le lâcher-prise, ça n'était apparemment pas pour tout de suite.

Ravalant quelques jurons bien sentis, je me suis propulsée vers le seul café de ce quartier du centre que Cressida n'avait pas proclamé « d'une nullité abyssale », tout en réfléchissant à mon parcours. Toutes ces années d'études, tous ces mois à bûcher mes examens, sans parler des efforts et des larmes que m'avait coûtés ma candidature à ce programme d'embauche : entretiens interminables, tests d'aptitude et exercices de *team-building*. Et tout ça pour quoi ? Pour ramener des cafés à Cressida. À elle et à toute l'équipe marketing.

Jamais on n'aurait demandé à Kyle d'apporter des cafés à son équipe, jamais de la vie ! Mais justement, c'était peut-être là que se nichait la différence entre une assistante marketing dans le juridique et un analyste junior chez J.P. Morgan. Son père faisait partie du conseil d'administration de la banque, ceci expliquait peut-être cela. Ou alors, c'était parce que Kyle avait l'accent qu'il fallait et la chevalière qui allait avec.

Je me suis giflée mentalement : arrête avec ça ! Tout compte fait, j'avais peut-être besoin de caféine, moi aussi, et bien plus que ce que j'aurais cru.

Enfin arrivée devant le café, je me suis jetée comme une folle sur la longue poignée en laiton... et dans mon élan, j'ai failli passer à travers la vitre. Au même instant, le petit mot scotché à l'intérieur entraînait dans ma ligne de mire.

Fermeture exceptionnelle mardi 7. À bientôt !

Oh... Et merde !

Cressida était d'une exigence extrême, mais si je voulais lui rapporter ses cafés sans avoir à me tirer à perpète et écopier de trois ampoules supplémentaires aux pieds, il ne me restait plus que le Starbucks du bout de la rue. Bowers & Johnson faisait partie intégrante de l'océan de bureaux dont le verre et l'acier engloutissaient dans leur ombre les anciens bâtiments de pierre, ne laissant guère de place pour autre chose. Bien sûr, nous avions notre propre café dans l'immeuble, mais il n'ouvrirait pas avant un moment. Oui, parce qu'au bureau, les gens normaux n'ont pas besoin d'un *shoot* de café avant 7 heures.

Priant les dieux de tous les panthéons, j'ai trottiné jusqu'au Starbucks : « un genre de café », c'était mieux que pas de café du tout. J'ai donc fait offrande de ma servitude éternelle, de ma voiture neuve et... allez, de mes enfants pas encore nés... pour que le Starbucks soit ouvert.

Il l'était. Oh putain, merci !

Le barista a haussé les sourcils en me voyant débouler dans son établissement, gémir de soulagement et lui débiter ma commande avant même d'avoir atteint le comptoir, qui, coup de bol, était désert.

—Tu es sûre que c'est du café qu'il te faut ? Parce que nous avons également des tisanes à te proposer, a-t-il suggéré avec un sourire en coin tout en entrant ma commande sur son écran.

Je me suis interrompue à la moitié de ma liste, prête à le fusiller du regard ou à lui arracher la tête s'il osait me faire un clin d'œil.

—Moi, tout ce que j'en dis, ma belle, c'est qu'à te voir, tu aurais plus besoin d'un Xanax que d'une dose de caféine.

Frappée par le ridicule de la situation, je lui ai adressé une petite moue désabusée.

—Vous faites le Xanax avec mousse de lait ? J'en prendrai un en Venti.

Le barista s'est mis à rire en secouant la tête.

—Je vais te préparer ça.

Il a désigné la liste affichée sur l'écran de mon téléphone.

—Donne-moi la suite.

J'ai énoncé les huit boissons restantes, puis je l'ai regardé les préparer en un tournemain tout en tapotant nerveusement la tranche de ma carte d'entreprise sur le comptoir. J'ai saisi le reçu de mon paiement.

—Et donc, comment se fait-il qu'une jolie fille comme toi, équipée d'un sublime tailleur et d'un sac à tomber...

Il a désigné mon nouveau Bottega Veneta, autre extravagance de Kyle.

—... doit ramener des cafés à toute une flopée de gens ? Tu m'as l'air trop bien pour ça, chérie.

J'ai souri. Le compliment sonnait creux, mais au moins le mec essayait d'être gentil.

—C'est que je ne suis que l'assistante, moi, et ma cheffe est... disons qu'elle fait les choses à sa façon. Mais c'est un super job, je suis trop contente de l'avoir décroché.

—On vous file un budget fringues ? s'est-il enquis en parachevant les deux derniers cafés.

Il a ensuite placé les gobelets dans des plateaux alvéolés qu'il a disposés en équilibre dans deux grands sacs.

J'ai secoué la tête.

—Non, ça, c'est mon copain, il bosse dans une banque d'investissement.

Le barista s'est esclaffé, la main devant la bouche.

—Quand tu le verras, tu lui demanderas si ça le dérange que tu emmènes un ami faire du shopping avec sa carte de crédit, OK ?

À mon tour, j'ai éclaté de rire : la tête que ferait Kyle ! Je voyais d'ici sa perplexité polie s'il me surprenait en train de flâner dans les rayons de Harvey Nics en compagnie de mon nouveau BFF barista. Cette idée a fait naître en moi un léger sentiment d'hystérie qui est retombé aussi sec quand j'ai vu l'heure qu'il était.

—Ça marche ! Je reviendrai plus tard pour le Xanax.

—Pas de souci, ma belle !

Et il m'a fait au revoir de la main, tandis que je réussissais l'exploit de sortir du café sans rien renverser et sans me tordre une cheville.

Enfin, tel un mirage en plein désert, l'entrée principale de l'immeuble où je travaillais m'est apparue. L'agent de sécurité m'a ouvert la porte de côté pour m'éviter une périlleuse manœuvre avec la porte à tambour.

Il a poliment tendu la main vers l'un de mes sacs Starbucks.

—Puis-je vous aider ?

—Oh, non, ça va aller... ai-je menti en bataillant pour entrer, bien décidée à arriver au septième étage sans l'aide de personne. Mais merci quand même !

Alors que les portillons allaient avoir raison de moi (mon passe gisant dans les tréfonds de mon sac à main), la responsable de nuit est venue à ma rescousse et a accepté avec un hochement de tête compréhensif le supplément de mercis que je lui ai adressé de façon indistincte tout en appuyant du coude sur le bouton de l'ascenseur. Enfin, j'ai émergé dans l'open-space où régnait un silence presque total.

—On est en salle de réunion, Lottie ! Grouille-toi, tu veux ? a lancé quelqu'un, de l'autre côté de l'étendue de bureaux désertés.

—J'arrive tout de suite ! ai-je répondu d'une voix à la limite du geignement, une de mes ampoules au pied se rappelant violemment à mon bon souvenir.

À tous les coups, j'allais devoir aller me mettre des pansements après leur avoir apporté les cafés... triste récompense.

Je me suis hâtée vers la salle de réunion, j'ai ouvert la porte d'un coup de hanche et j'ai posé les cafés sur le comptoir. La grande table était couverte d'ordinateurs portables et Tom, le directeur du marketing et supérieur de Cressida, était en train d'indiquer à l'équipe les modifications à apporter au diaporama qui défilait sur le grand écran du fond.

—Non, mais je rêve ? Tu n'es tout de même pas allée chez... *Starbucks* ?

Cressida m'a dévisagée avec horreur, comme si je venais de lui présenter une paire de têtes coupées.

—Carrelli est exceptionnellement fermé, aujourd'hui, ai-je répondu avec calme. Il y avait un petit mot sur la vitrine. Du coup, j'ai pensé que c'était mieux que rien.

Tom a eu l'air amusé, mais Cressida a froncé les sourcils.

—D'accord. Et tu peux m'expliquer pourquoi tu n'es pas allée chez Notes, dans Victoria Road... ?

—Oh, Cress, laisse tomber... (Tom m'a fait signe d'approcher.) Tu vois bien qu'elle a fait de son mieux. Ce n'est que du café, après tout. On pourra toujours aller en boire un dès qu'on aura livré cette présentation.

Je lui ai tendu son gobelet et les autres sont venus prendre le leur sans oser croiser son regard ni celui de Cressida, la peur de déplaire mettant tout le monde d'accord. Elle a soufflé sa mauvaise humeur en rejetant par-dessus son épaule le rideau impeccablement lisse de ses cheveux blonds. Couleur champagne, l'épaule, contrastant avec la jupe noire du tailleur strict et les lèvres rouge sang.

—Eh bien, moi, je ne peux pas boire cette lavasse, a-t-elle décrété sèchement en me transperçant de ses yeux gris. Tu peux m'apporter une bouteille d'eau, si ça n'excède pas tes compétences ? Dans la petite cuisine, près de la double porte.

Elle m'avait parlé d'un ton glacial. Tous les regards de l'équipe se sont reportés sur moi. Comme si je ne savais pas où se trouvait la cuisine dont on se servait tous les jours... Je suis partie avant de rougir de colère face à ses manières passives-agressives.

Les pieds toujours en feu, je suis allée d'un pas décidé vers la cuisine, j'ai sorti une bouteille d'eau du frigo et je suis revenue en salle de réunion aussi vite et discrètement que possible. Personne n'a levé la tête. Cressida

s'appliquait à m'ignorer et les autres étaient absorbés par les dernières modifications à apporter au diaporama que j'avais passé toute la semaine à créer.

À peine ressortie de la salle de réunion, j'ai enfin pu ôter mes engins de torture et j'ai clopiné jusqu'aux toilettes, les larmes aux yeux. En silence, j'ai ôté les ailettes de protection des pansements, je m'en suis collé un à chaque pied, puis j'ai remis mes chaussures en grimaçant de douleur. J'ai poussé un grand soupir, ramassé mes boucles désormais incontrôlables en un chignon strict et, pour finir de me calmer, j'ai effectué quelques retouches de maquillage, comme pour me peindre une contenance.

De retour à mon bureau, j'ai tenté de me poser. J'ai commencé par établir avec méthode la liste des tâches à accomplir en stabilisant celles qu'il me fallait faire aujourd'hui même et, en épluchant mes e-mails, j'ai fini par tomber sur celui de Heather qui correspondait à ce que m'avait indiqué Cressida. Son contenu était bizarre... très vague, mais très ferme dans le ton. L'entretien, prévu à 9 heures, était censé durer une heure et, fait encore plus étrange, je n'avais rien d'autre au planning de toute la journée.

Perplexe, j'ai consulté l'agenda de Cressida : bourré à craquer dès 9 heures. Depuis quand je n'enchaînais plus les réunions, moi ? Ça devait être parce que le conseil d'administration était dans nos murs, aujourd'hui. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle on m'avait demandé de préparer cette présentation, prétexte tout trouvé pour me faire bosser douze heures par jour... Je me suis reconcentrée sur ma liste et, casque sur les oreilles, j'ai laissé Dolly Parton démêler mes nerfs en pelote.

Peu à peu, l'open-space s'est rempli autour de moi. Je n'avais jamais vu autant de visages figés, d'yeux baissés. Troublée, j'ai salué de la tête et d'un sourire les quelques

personnes que je connaissais. Était-ce leur air normal ou y avait-il quelque chose de changé, aujourd'hui ? Ce n'était qu'une impression, mais il me semblait que mes collègues n'étaient pas comme d'habitude. Pourquoi ? Mystère total. En tout cas, ni Cressida ni le reste de l'équipe n'étaient repassés au service marketing, répit que j'accueillais avec une reconnaissance sans bornes.

Juste avant 9 heures, je suis entrée dans la salle de réunion en serrant mon ordinateur et mon téléphone sur ma poitrine comme un bouclier.

Heather des RH a levé les yeux sur moi et ses lèvres se sont vaguement relevées aux commissures. Assise en face d'elle à la table ronde en noyer, Cressida arborait un sourire d'un tout autre genre.

Heather m'a indiqué la chaise la plus proche de la porte.

—Bonjour, Lottie. Assieds-toi.

Mon rictus s'est figé et mes paumes sont devenues si moites que l'ordinateur a failli me glisser des mains. J'ai obéi. Était-ce à cause des cafés ? Du premier appel que j'avais manqué à cinq heures et demie du matin ? Mais si j'avais mis mon téléphone sur silencieux, la nuit dernière, c'était uniquement parce que Hestia, qui avait trop picolé, n'arrêtait pas de m'envoyer des textos.

—Tu te demandes sans doute de quoi il s'agit.

Heather affichait une expression réservée et me regardait avec calme, sans ciller. J'ai opiné du chef, la gorge nouée, tandis que Cressida inclinait la tête sur le côté, comme pour mieux savourer la scène.

—Eh bien, je ne vais pas te faire un dessin, Lottie... Tu es peut-être au courant de ce qui se passe. La concurrence sur le marché est très rude en ce moment et du fait de la mondialisation, nous nous retrouvons confrontés à de nombreux défis.

Elle a marqué une pause, s’attendant visiblement à une quelconque réaction de ma part. Mais je suis restée coite. J’avais la tête vide et le cœur qui cognait sourdement à mes oreilles.

—C’est pourquoi, malheureusement, nous nous voyons contraints d’opérer des choix difficiles au sein de l’entreprise, dans différents services, et ce afin de nous séparer d’un petit nombre d’employés.

S’est ensuivi un silence absolu, à peine troublé par une sonnerie de téléphone, quelque part dans le couloir. J’ai ressenti un grand vide dans mon estomac, comme si quelqu’un m’en aspirait le contenu, me laissant en proie à un léger vertige. Il fallait que je dise quelque chose, malgré les larmes qui recommençaient à me picoter les yeux.

Cressida me regardait avec une moue de défi.

—Je vois, ai-je articulé dans un murmure, me concentrant sur Heather dont la prudente neutralité me semblait plus facile à négocier.

—Hélas, je dois te dire que ton poste est concerné, Lottie. Pour autant, ce n’est pas une remise en cause de ton travail : Cressida m’a affirmé que tout ce que tu as accompli chez nous a été satisfaisant, dans l’ensemble. Bien sûr, je peux t’expliquer plus en détail le côté pratique de la procédure, mais disons qu’en gros, tu as un préavis de départ d’une semaine.

Satisfaisant ? Dans l’ensemble ? Presque un an à trimer comme une esclave afin de livrer dans les temps (ou plutôt en avance !) tout ce qu’on attendait de moi, voire plus ? Tout ça pour un « satisfaisant, dans l’ensemble » ?

L’expression de Cressida m’a tirée de ma stupeur, cette expression vindicative qui m’avait fait perdre le sommeil et verser tant de larmes.

—Je sais bien que ça n'est pas facile d'être licenciée, a enchaîné Heather, mais nous te laisserons partir avec de bonnes références et je suis sûre que tu n'auras aucun mal à retrouver un emploi. Est-ce que tu as des questions dans l'immédiat ?

—Non, ai-je soufflé à voix basse, soucieuse de garder le contrôle sur les larmes qui menaçaient de m'échapper.

Plutôt crever que de laisser Cressida me voir une fois de plus bouleversée.

Heather a hoché la tête et s'est levée.

—Il faudra que tu me prépares un topo de transmission pour l'équipe, m'a indiqué Cressida d'un ton traînant, en s'étirant comme un chat. Ensuite, tu seras libre de partir.

Je me suis levée de mon siège et j'ai laissé passer quelques secondes, m'appliquant à garder un visage inexpressif. La colère montait en moi, mais j'avais appris à la contenir, surtout depuis que je travaillais dans ce cabinet rempli de juristes impassibles. Mais comme j'allais acquiescer, l'expression d'ennui mollement amusé de Cressida a stoppé net la réponse convenue qui allait franchir mes lèvres.

—Oh, ça ne sera pas nécessaire, ai-je répliqué à la place, gagnée par une joie sauvage à la vue de sa figure stupéfaite. Tu te débrouilleras très bien sans ça. Je sais que, dans ton équipe, tu ne tolères rien de moins que l'excellence, Cressida. Mon topo ne pourrait être que « satisfaisant, dans l'ensemble ». Aussi, il vaut mieux que tu t'en charges toi-même.

Sur ce, je me suis efforcée de sortir de la salle de réunion sans boitiller, en serrant mon ordinateur à deux mains pour m'empêcher de lui faire un doigt d'honneur.